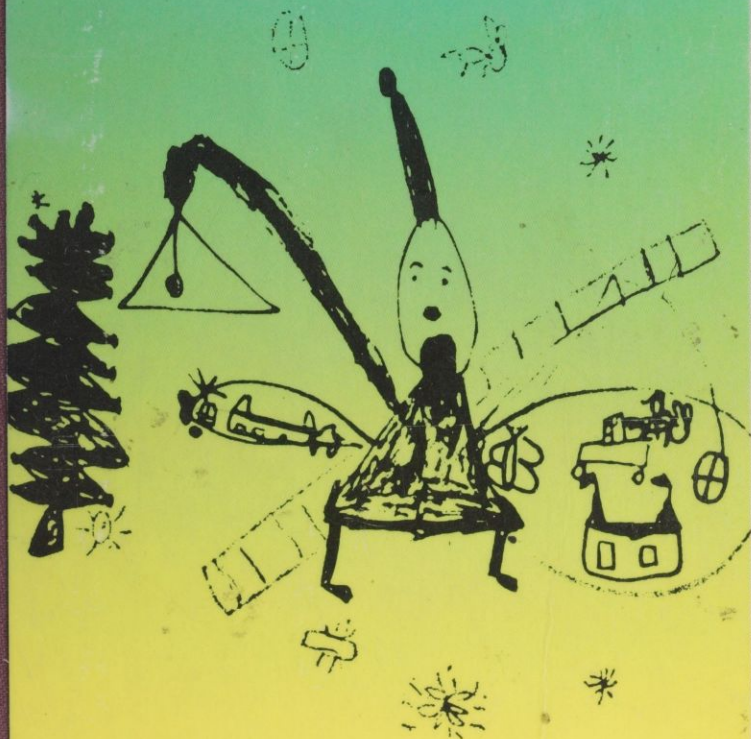


Elise Freinet

Naissance
d'une pédagogie
populaire



PCM / petite collection maspero

petite collection maspero

50h

fév. 22

M6° z

812534

(250)

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

L'école Freinet, réserve d'enfants.

ŒUVRES DE CÉLESTIN FREINET

Pour l'école du peuple, Ed. Maspero.

La santé mentale de l'enfant, Ed. Maspero.

Essai de psychologie sensible, Ed. Delachaux et Niestlé.

Les Dits de Mathieu, Ed. Delachaux et Niestlé.

L'Education du travail, Ed. Delachaux et Niestlé.

La Méthode naturelle :

I. *L'Apprentissage de la langue*, Ed. Delachaux et Niestlé.

II. *L'Apprentissage du dessin.*

III. *L'Apprentissage de l'écriture.*

Les Techniques Freinet de l'Ecole moderne, Ed. Bourrelier-Colin.

Le Journal scolaire, Ed. C.E.L.

EN COLLABORATION AVEC ÉLISE FREINET

Vous avez un enfant, Ed. de la Table Ronde.

SUR LA PÉDAGOGIE FREINET

La pédagogie Freinet par ceux qui la pratiquent, Ed. Maspero.

Pierre CLANCHÉ, *Le texte libre*, Ed. Maspero.

Collectif I.C.E.N. *Pédagogie Freinet, Perspectives d'éducation populaire*, Ed. Maspero.

Elise Freinet

37

Naissance
d'une pédagogie
populaire

Historique de l'école moderne
(pédagogie Freinet)

FRANÇOIS MASPERO
1, place paul-painlevé, V^e
PARIS
1981

DL-09.02-1981-02967



© Librairie François Maspero, 1968
Tous droits réservés : Ecole Moderne Française - Cannes
ISBN 2-7071-1216 X

Ce livre est le livre des faits, des actes authentiques d'une équipe d'instituteurs de la base, organisés en francs-tireurs, en marge de l'orthodoxie enseignante et œuvrant à contre-courant, souvent clandestinement, pour la rénovation de l'école du peuple.

Dans les dures réalités des inégalités sociales et des incompréhensions, tout ce qui fut gagné le fut de haute lutte, parmi les risques et les périls qui inévitablement sont le lot de tous les novateurs.

Il ne s'agit, en apparence, que de la mise au point d'une pédagogie élémentaire pour les classes élémentaires d'une école vouée inexorablement à son destin primaire. Mais, à y regarder de près, ce terme d'*élémentaire* porte avec lui la solidité des éléments premiers, ceux dont on peut dire qu'ils sont des *événements*, matière initiale des constructions à venir.

A la fin d'une longue marche poursuivie sans défaillance pendant près d'un demi-siècle, il est dans le cours des choses que le chef de cordée prenne la parole une dernière fois pour faire le point de la grande aventure. Pour en retracer la ligne du passé et en pressentir la trajectoire d'avenir dans le complexe de l'histoire du peuple. Pour redire la nécessité de prendre au sérieux les travaux des chercheurs qui poussent leurs investigations dans les terrains vagues d'une nature encore si partiellement explorée. Alors qu'aucun esprit encyclopédique ne serait capable de dominer la totalité de la science, des bricoleurs d'idées peuvent, sur le tas, ouvrir les voies de nouvelles sciences qui, en apprenant à penser de façon libre, tiennent en elles les promesses d'une révolution philosophique.

C'est là le sens des quelques pages écrites par Freinet comme une sorte de testament spirituel, peu de temps avant de passer le flambeau à ceux qui en sont dignes.

Elise FREINET.

Destin de la pédagogie Freinet

C'est, évidemment, un destin hors série.

Pour la première fois dans l'histoire de la pédagogie, ce sont les usagers eux-mêmes, les instituteurs en l'occurrence, qui ont pris en mains l'amélioration de leurs considérations de travail, et qui ont osé, en conséquence, à la lumière de leur propre expérience, reconsidérer leurs méthodes et techniques d'éducation. Il en est résulté des initiatives qui ont révolutionné les conceptions courantes en pédagogie et en psychologie, et c'est cela que les attardés du passé ne peuvent concevoir.

Après un long mûrissement, fruit de plus de quarante années d'expériences, nos techniques sont aujourd'hui invoquées partout où l'on considère objectivement la situation difficile de la pédagogie contemporaine, et la nécessité urgente de rattraper un retard qui risque de compromettre à jamais l'éducation démocratique.

Notre obstination à défendre l'esprit libérateur de nos techniques et à condamner du même coup l'abêtissement de la scolastique a aujourd'hui ouvert une brèche. Le problème est posé officieusement hors de l'école, et même officiellement dans les diverses instances pédagogiques, de la prédominance des éléments culturels par les acquisitions techniques.

Or, ces idées ne sont pas nées — elles ne pouvaient pas naître — de spéculations théoriques sur les données stériles d'un passé condamné. Elles ont pris corps parce que, les premiers dans la pédagogie mondiale, nous avons apporté les outils et les techniques qui permettent des formes nouvelles de travail mieux adaptées à notre milieu : un progrès technique est aujourd'hui possible dans la masse des écoles.

Nous n'avons, hélas ! que fort peu d'appui dans le développement de notre action.

Pour des raisons diverses qu'il ne serait pas inutile d'analyser, notre expérience se développe dans une période de vide pédagogique national et international surprenant. Il y a trente ans seulement, notre pédagogie, si elle avait pris forme, aurait pu se confronter à celle d'une quinzaine de grands psychologues et pédagogues qui étaient l'honneur et la promesse d'une époque. Decroly et ses centres d'intérêt, Maria Montessori et ses innovations pour la première enfance, Cousinet et son travail de groupes, Ferrière et son Ecole Active, Pierre Bovet, Claparède et Dottrens de l'Ecole de Genève, Miss Pankurst et Washburne aux U.S.A., sans oublier John Dewey, le théoricien d'une conception nouvelle de l'école, Wallon, Piaget, Dalcroze, Freud, Paul Gheel, avec le prodigieux cortège des grands penseurs qui, à l'époque, suivaient de près nos travaux de mise en marche : Romain Rolland, Barbusse, Jean-Richard Bloch, Gandhi, Gorki, Tagore...

Comment et pourquoi ce feu dévorant qui nous encourageait et nous nourrissait s'est-il subitement évanoui, et la théorie psychologique et pédagogique vidée de l'esprit de ces prestigieux chercheurs ?

Faut-il voir là le fait, peut-être, que les nouvelles générations se sont rendu compte qu'il était vain de suivre les voies du passé, alors que rien ne dessinait encore les voies de l'avenir ?

Et serait-ce parce qu'elle s'est attaquée au problème éducatif dans son ensemble, et par un biais nouveau, selon des données non encore entrevues, que la Pédagogie Freinet seule, dans les perspectives actuelles, porte les espoirs du renouveau ?

C'est incontestablement parce que nous sommes partis de la base et que nous avons achoppé à tous les obstacles d'une rude et laborieuse pratique scolaire, que nous pouvons aller aujourd'hui vers une pédagogie de masse en offrant une façon nouvelle de l'aborder.

Aucun de nos pionniers n'est parti, au début, avec une classe bien équipée qu'il se serait évertué à mettre au pas nouveau, en contre-pied absolu avec ce que nous avons condamné jusqu'alors. Non. Nous avons démarré dans la misère de nos classes, avec des directeurs et des collègues qui nous tenaient souvent pour fous et illuminés quand ils nous voyaient brûler ostensiblement tout ce qu'ils adoraient, avec des inspecteurs qui se demandaient toujours — et un peu avec raison, reconnaissons-le — s'ils avaient le droit de nous laisser faire « nos folies » dans nos classes publiques, avec des parents qui n'avaient pas même idée que l'école puisse être critiquée et améliorée, et qui tenaient pour suspectes toutes nos nouveautés.

C'est dire que, par la force des choses, nous n'avons pu insérer nos créations dans l'école que prudemment, progressivement, en compensant les dangers possibles par un apport personnel sup-

plémentaire, qui constitue l'aspect vraiment héroïque de l'entreprise.

Nous partions sur des idées simples, avec un outillage encore rudimentaire : imprimerie donnant place d'honneur à un texte libre qui n'était d'abord que texte libre, correspondance qui a pris tout de suite une ouverture nouvelle, parce qu'elle fut approuvée par tous, fichiers auto-correctifs que nous fabriquions nous-mêmes, dessins libres sur des bouts de papier, gravure sur du carton mouillé... C'est ainsi que, par un lent tâtonnement expérimental qui n'a jamais compromis ni l'école ni les succès aux examens, nous sommes parvenus à la construction complexe d'aujourd'hui qui est, en fait, la matérialisation même d'une rénovation de l'enseignement.

Mais la rénovation scolaire suppose une reconsidération en profondeur de la pédagogie, un changement radical dans les techniques de travail et de vie, un recyclage, pour employer un mot devenu à la mode, sans lequel la réforme scolaire restera velléité et illusion.

Il ne saurait s'agir, en effet, d'un simple recyclage technique. S'il suffisait de changer de manuel ou de reconsidérer la forme des leçons, l'opposition des maîtres pourrait n'être que formelle et passagère. Mais c'est toute la conception de l'apprentissage qu'il nous faut changer. Tout est à reconsidérer. Des idées très anciennes et solidement assises dans la tradition et dans les livres qui font autorité, sont désormais ébranlées. L'exemple hardi des mathématiques modernes doit nous encourager dans notre effort iconoclaste. Mais il y faut des ouvriers à l'esprit libre, capables de s'attaquer à ce qui est pour faire naître ce qui doit être et qui sera.

Ces esprits libres, nous les trouverons dans ce monde du travail dans lequel notre école publique est plongée, chez les intellectuels, les artistes, les techniciens des entreprises. Pour les justifications qui s'imposent, il faut que nous ayons à côté de nous des psychologues, des professeurs aux divers degrés, prêts à étudier psychologiquement et pédagogiquement les problèmes nouveaux qu'ont fait surgir nos techniques : celui de la création dans tous les domaines, de l'invention permanente et, partant, de l'exaltation de l'imagination, celui des processus d'apprentissage pour lesquels nous présentons notre théorie du Tâtonnement expérimental; ceux de la place de l'enfant et de l'adolescent dans la société nouvelle et donc à l'école; du rôle possible des techniques audio-visuelles dans le cadre d'une pédagogie efficiente, l'incidence des films, de la T.V., de l'art sous toutes ses formes.

Nous avons l'avantage de présenter une théorie psychologique et pédagogique cohérente, fondée sur une expérience aujourd'hui concluante. Il faut que les plus clairvoyants parmi les éducateurs, les étudiants et les parents d'élèves, prennent conscience de l'im-

passé où se meurt l'école, et de la possibilité d'en sortir par une action à la mesure de notre époque dynamique. Il faut, coûte que coûte, rompre le total silence que la presse, les revues, les livres font autour des problèmes d'éducation, pourtant si vitaux. Quel bien est plus précieux que l'avenir de l'enfant ?

Célestin FREINET.

Bar-sur-Loup (1920-1928)

Le 1^{er} janvier 1920, Freinet était nommé instituteur adjoint dans une école à deux classes, à Bar-sur-Loup (Alpes-Maritimes).

Il était, plus que tout autre, l'humble débutant dans la carrière enseignante; sa cantine d'officier de la guerre 14-18 l'accompagnait aux bagages, et l'accompagnait aussi cette lassitude sans espoir qui est le lot des grands blessés de guerre voués au repos et à la mort lente.

D'hôpital en hôpital il avait traîné quatre ans dans une décevante convalescence.

— Pour vous, jeune homme, la chaise-longue au bord des pins !

C'est contre cette irrémédiable prescription qu'il avait voulu s'insurger dans un sursaut d'énergie : fuir l'immobilité, le désespoir, la solitude ! Travailler ! Etre l'artisan du métier qu'il avait choisi : instituteur.

A Bar-sur-Loup, il venait se mettre à l'épreuve.



La salle de classe où Freinet entre pour la première fois est la classe traditionnelle des écoles publiques : bancs-pupitres disposés par rangées, estrade pour le maître, porte-manteaux fixés au mur, tableau noir à chevalet... Les fenêtres donnant sur la place rustique du vieux château, près d'une fontaine chantante, à l'ombre d'un grand platane, sont situées si haut qu'elles défient la curiosité des enfants. Le long des murs gris, quelques cartes de France, des tableaux muraux de système métrique, d'exercices de lecture et dans un coin un boulier délavé, seule attraction de ce mobilier poussiéreux et de tradition.

Ce qui impressionne le plus Freinet, c'est la présence effective des enfants, gamins de cinq à huit ans, à la fois disparates et semblables, faisant corps comme un troupeau docile où passent des remous, puis se disloquant, épars dans des individualités mystérieuses. Il a comme une sorte de crainte pudique à les approcher, car jamais jusqu'ici il n'a pris contact avec une classe. Arraché à l'Ecole Normale après la fin de la deuxième année, par l'ordre de mobilisation, il n'a pas eu l'initiation pédagogique de l'Ecole annexe ou des classes de ville que reçoivent à l'ordinaire les élèves-maîtres de troisième année. A défaut d'expérience ou de doctrine pédagogique, il apporte simplement ce respect profond de l'enfant, et aussi ce flair du berger, cet instinct qui suppute et qui jauge les unités et le troupeau et qui est la lente réminiscence de sa vie de petit pâtre provençal.

C'est avec ces seules richesses qu'il devra devenir un éducateur, et c'est avec les manques d'une santé diminuée qu'il devra courir les risques des inévitables échecs.

Son Directeur, heureusement, comprend tout de suite ses soucis et son embarras, et c'est très spontanément qu'il lui apporte chaque jour l'appui de son amicale expérience et de sa paternelle collaboration. Très brave homme, au demeurant, ce Directeur était le type de l'instituteur-paysan d'autrefois, se partageant avec une égale conscience entre ses champs et son école, soucieux au même degré du rendement des uns et de l'autre. Dès que l'avertissait l'horloge, au clocher du village, il abandonnait sa pioche ou son âne, sortait précipitamment de sa poche son faux-col et sa cravate qu'il ajustait consciencieusement comme les signes essentiels de sa majesté éducative. Grave, il venait donner son coup de sifflet, faisait ranger les élèves des deux classes, et c'était la rentrée, ordonnée, silencieuse, sans caractère militaire poussé à l'excès mais qui donnait néanmoins l'impression de l'indispensable autorité du Maître.

Pour remplir au mieux son métier d'instituteur, cet homme honnête et sans prétention ne se posait d'ailleurs aucun grave problème de technique ou de méthodes. Il avait les méthodes, ou plutôt les procédés courants, qui lui permettaient de mener avec succès la majorité des élèves au certificat d'études, et c'était là pour lui la preuve suffisante de l'efficacité de son enseignement. Il connaissait d'ailleurs, et se faisait un devoir de les enseigner à Freinet, tous les trucs, petits et grands, qui réussissent à l'école pour la discipline et le travail, et qui donnent avec les parents la tranquillité et la paix. Par ailleurs, il savait aussi avec assez de bonheur, et sans servilité, amadouer l'Inspecteur, satisfaire ses habitudes, flatter un tantinet ses manies, et garder avec lui des rapports marqués de correction et de déférence sans excès de platitude. Aux heures de récréation, dans les allées et venues au milieu du flot bruyant des enfants déchainés, il se faisait un devoir

de parler de son expérience à son nouvel adjoint, pensant ainsi, sans arrière-pensée, faciliter la tâche à ce jeune débutant, malade par surcroît, dont les résistances physiques très limitées menaçaient à chaque instant de trahir la bonne volonté. Et pour l'encourager humainement, avec ce besoin méridional de faire du rire le meilleur argument des démonstrations, il racontait avec verve les innombrables faits-divers qui avaient çà et là marqué sa carrière déjà longue.

— Oh ! vous savez, il ne faut pas croire que les Inspecteurs se rendent toujours compte du niveau de nos élèves et de nos efforts à nous. Je me rappelle une inspection qui m'avait particulièrement touché. A vrai dire, elle m'aurait bien un peu découragé si par ailleurs elle ne m'avait donné l'occasion d'une bonne partie de rire : j'avais à peu près votre âge et j'étais dans votre classe, où, comme vous, je faisais ce que je pouvais... Un jour l'Inspecteur arrive : j'avais une leçon de choses sur le papier. Je me démène comme un diable, fais toucher du papier, du carton, je le froisse, je le fais brûler..., enfin, quoi, je « rupine », et mes élèves boivent mes paroles. Mais la leçon finie, l'Inspecteur remarque deux écoliers dont les yeux vagues disent assez que la leçon est le moindre de leurs soucis :

— Toi, là-bas : est-ce que c'est lourd, le papier ?

— Euh ! euh ! euh !... répond en riant l'interrogé, d'un air narquois.

Il était tombé sur Joseph, l'idiot du village.

— Alors, toi, là, qui fais le malin ! Est-ce que ça brûle, le papier ?

— La grosse campano fa boum ! (La grosse cloche fait boum !)

C'était cette fois un benêt, le sonneur de cloches, qui avait la parole...

Et voilà comment l'Inspecteur, mesurant la classe à la bêtise de ces deux simples d'esprit, conclut à mon insuffisance pédagogique... Mais cela était, bien sûr, une histoire d'inspecteur d'il y a plus de cinquante ans...

Une classe comme tant d'autres...

— Vé ! le maître, comme il est blanc !

Un grand blessé du poumon s'accommode mal de l'air confiné d'une classe de trente-cinq élèves, de ses odeurs de remugle indéfinissables qui sont le lent poison de nos écoles prolétariennes, des poussières denses et ténues montées des chaussures boueuses, du parquet mal balayé, du vent s'engouffrant dans le couloir de l'école. Parler quelques minutes dans cette atmosphère viciée devenait pour le malade une fatigue extrême ; c'était à bref délai la menace de paralysie thoracique et de syncope. Bon gré, mal

gré, il fallait se rendre, aller heurter du doigt la porte d'en face, signal convenu qui signifiait au Directeur que son adjoint était dans l'obligation de suspendre ses cours pour reprendre haleine. Puis c'était l'immobilité de mort sur le divan, et la désespérance quotidienne de l'être jeune qui voulait vivre...

— Ne vous entêtez pas ainsi, disait le bon docteur du bourg. Prenez votre 100 % et retournez dans votre village, tranquille, dans le calme et le repos. Vous savez bien que vous ne tiendrez pas à ce sacré métier...

Il s'entêta. Et parce que toutes les joies de la robuste jeunesse lui étaient interdites, il s'ingénia à trouver en lui des raisons de vivre : au lieu de se disperser en surface, il alla beaucoup plus loin dans la compréhension des choses et cette immobilité inexorable l'orienta vers un cheminement de la pensée, vers une manière exigeante de s'emparer de la réalité, de la dissocier et de la reconstruire, sous l'angle de ce robuste bon sens paysan qui était jusqu'ici sa seule richesse intellectuelle. Ses dispositions d'esprit tout naturellement l'orientaient vers la pensée marxiste : il lit Marx, Lénine et, dominé par le dynamisme d'une pensée de mouvement, en lui s'éveillera peu à peu une initiative endiablée qui, plus tard, suscitera les enthousiasmes et aussi les méfiances qui sont le lot de tous les novateurs.

Cet enfant qui est devant le jeune instituteur, ce n'est pas seulement l'élève qui doit apprendre à lire ; c'est le fils du paysan et de la blanchisseuse, c'est l'enfant des champs et du ruisseau, c'est le sauvageon de la lointaine bastide, l'enfant poète et penseur qui ne se recrée que dans ses solitudes. Et parce que, sous chaque visage, l'éducateur qui s'ignore met une âme et un décor, tout naturellement il arrive à donner son véritable prix à la personnalité enfantine, à en faire l'objet de ses soins intellectuels et de son affection... Là était le chemin du salut, la planche de sauvetage qui devait faire de l'épreuve de Bar-sur-Loup, malgré la maladie et l'ignorance pédagogique du maître, une réussite.

Sur son carnet de bord qui a remplacé le journal de guerre, Freinet note au jour le jour les remarques originales de ses gamins, les mots d'enfants chargés de poésie, les gestes expressifs, les actes spontanés, tout ce qui dans un comportement d'enfant a la valeur instinctive des mécanismes adaptés. Sur la page d'en face sont transcrites les observations qui traduisent les ratés, les échecs, les ruptures d'équilibre, toutes les discordances qui se concrétisent dans la nervosité de l'enfant. Et dans cette alternance du positif et du négatif il parvient à se faire une notion assez juste de l'unité des personnalités. Sur un plan plus sensible et littéraire, Freinet éprouve du plaisir à camper les silhouettes de ses élèves et en feuilletant le cahier jauni où chaque élève avait sa page, il est facile aujourd'hui de se faire une idée imagée et précise de la classe qui lui était confiée.

Il y a là quelques élèves modèles, propres et ordonnés, attentifs et appliqués, qui constituent l'élément d'ordre et d'équilibre de la communauté scolaire. Curieux et avides devant toute nouveauté, déjà ils ont compris avant que se termine une explication et, sans effort, comme en se jouant, leur esprit enregistre toute connaissance qui passe à leur portée.

La moyenne anonyme et consistante des enfants à mi-chemin de l'intelligence et de l'inertie intellectuelle occupe l'essentiel de l'effectif : visages figés ou instables, chevelure à la diable, vêtements hétéroclites, et par-dessus cette turbulence vestimentaire et verbale, des esprits tour à tour fuyants ou curieux, chercheurs de chicanes et de batailles.

Reste la plus désespérante partie : les déficients caractérisés et les anormaux qui à cinq ou six exemplaires posent dans la classe, quotidiennement, d'insolubles problèmes. Evoquons-les au passage, d'après les portraits qu'en a tracés leur maître, car plus que tous les autres élèves, ils seront l'objet des attentions vigilantes de l'éducateur et, partant, à l'origine du renouveau pédagogique qui peu à peu s'installera dans la petite école de Bar-sur-Loup.

Joseph, l'ami des bêtes, réfractaire sans recours à ce minimum de culture à laquelle on prétend l'initier, ne vit qu'avec ses chats, ses chiens et selon la saison avec les escargots, les hannetons et les cigales dont ses poches sont remplies. Vêtu d'une mauvaise chemise, d'un informe pantalon serré à la taille par une ficelle, pieds nus l'été, chaussé l'hiver de savates ramassées quelque part, ce petit Murillo domine la classe d'un prestige spontané et tout naturel. Quand il regarde de ses yeux de braise, si persuasive est sa vérité qu'il s'impose d'emblée comme un petit Drac lançant ses sortilèges.

Honoré, le lilliputien, arrive lentement le matin, traînant ses lourds souliers mal lacés, tout engoncé dans un pardessus trop grand qui remonte jusqu'à ses oreilles, et dont les amples manches dépassent l'extrémité de ses petites mains. Il ne parvient jamais à se dépêtrer de cet amas d'étoffe vaguement retenu autour de son corps gracile, lui donnant l'allure un peu drôlette d'un petit singe de foire. On ne pourra jamais savoir si cette apathie qui le domine et qui chaque fois le fait arriver en retard, qui l'enchaîne à son banc alors que déjà les autres évoluent vers la sortie, est le signe manifeste d'une déficience de son petit organisme souffreteux, ou simplement l'encombrement permanent de son invraisemblable manteau.

Faroppa, au regard hallucinant dans un visage chaviré, arrive le matin de sa lointaine campagne, affolé d'avance par l'idée d'être en retard. La moindre question le plonge dans une agitation telle qu'il lui est impossible d'articuler quelques mots compréhensibles dans un bredouillement sans suite.

Les deux petits rétameurs, noirs de visages et de vêtements,

indécrottables sous leur poussière de charbon, font un couple indissoluble. Main dans la main, épaule contre épaule, ils subissent en bloc les disciplines de l'école, si bien que, s'adressant à l'un, on voit l'autre réagir dans les mêmes limites d'une pensée commune. Une seule chose les domine : le désir des grands voyages sur les routes, dans la roulotte, au pas de la mule. Ils ne sont ici que par pure forme de présence, et quand leur esprit s'éveille c'est par la simple association d'idées qui déjà les projette en imagination dans la belle aventure ambulante du rétameur. Et c'est dans ce rêve nécessaire comme une nourriture que naîtra quelques années plus tard l'un des tout premiers numéros de nos « *Enfantines* » : « *Les deux petits rétameurs* ».

Mansuy, le solitaire, est certainement le plus pitoyable de tous ces anormaux légers. Dominé par son instabilité inquiète et susceptible, handicapé par une myopie de taupe, il a la sensation étrange d'être entouré de malveillance et de provocations et, à propos de tout et de rien, il part en avant, ongles tendus, fonçant sur l'adversaire. Il arrive chaque jour portant un petit panier dans lequel ballottent un méchant croûton de pain, quelques olives, un brin d'oignon, pour le repas de midi.

— *Mangia cebo ! (mange oignon !)* lui crient les taquins, qu'as-tu mangé aujourd'hui ?

Lui, fou de rage, se précipite sur les insulteurs de sa misère, griffes recourbées, dents serrées, prêt à mordre... Mais il arrive quelquefois, ô miracle ! que tout seul, accroché à son clou, le petit panier se gonfle de richesses... Et, à midi, aux yeux de tous, Mansuy déplie avec délicatesse et ostentation le chocolat fourré, le biscuit gaufré ou la part de fromage, sertis dans ce beau papier d'étain qu'il étale soigneusement en effaçant les plis et range comme une relique dans ses méchants livres ourlés d'oreilles crasseuses.

C'est parce qu'ils étaient ainsi humains, attachants jusque dans leurs faiblesses, que les enfants de Bar-sur-Loup posaient à leur maître scrupuleux, par leur seule présence, la grave question de leur actualité et de leur avenir. A leur contact, à même les conditions poignantes de la pauvreté prolétarienne, se profilèrent les premières responsabilités d'un éducateur du peuple.

Tous les problèmes que posait cette petite classe de village sont les mêmes que se posent dans la majorité des écoles françaises nos jeunes instituteurs d'aujourd'hui et qui conditionnent de façon majeure toute la pédagogie des écoles publiques. Peut-être Freinet aurait-il mieux subi la déplorable emprise de la déficiente installation scolaire et de la pauvreté, peut-être se serait-il accommodé, pour la dominer, tant bien que mal, des procédés traditionnels vantés par son Directeur, si n'entraît en jeu la grave question d'une santé compromise. Il se trouvait dans l'impérieuse nécessité de chercher d'autres solutions, valables pour son cas.

et valables aussi pour ces personnalités dont il apprenait chaque jour à connaître les particularités respectives. Tout naturellement il essaya, sans ambition, sans parti-pris, d'adapter un enseignement dépouillé de formalisme à ses possibilités physiques mesurées et aux réactions de ses jeunes élèves. Au jour le jour il improvisa, comparant son comportement au comportement même des enfants.

Il s'aperçut sans peine, par exemple, que les leçons traditionnelles que par impossibilité respiratoire il ne pouvait faire convenablement, fatiguaient tout autant les enfants que lui-même. Quand il rangeait sur son bureau le matériel qu'il avait préparé pour une quelconque leçon de choses, les enfants se tenaient attentifs et curieux, dans l'attente d'une sorte d'exhibition de prestidigitateur. Mais, dès que les explications commençaient, qu'il fallait imposer le silence et mener de front l'exposé de la leçon et la discipline, l'effort était tel que le maître malade devait capituler, comme capitulait la curiosité mal satisfaite de ses élèves déçus.

Mais que faire dans une classe, si l'on est dans l'impossibilité de faire des leçons ? On ne peut du matin au soir lire dans le syllabaire, copier un modèle et écrire des chiffres sur un cahier. D'ailleurs les enfants sont rebelles à ces activités d'immobilité physique et mentale, et pour finir c'est l'énervement qui s'empare d'eux et l'impatience qui gagne le maître.

Chaque jour, l'expérience conduit Freinet à la même conclusion : l'enseignement donné sous la forme traditionnelle qui exige de l'enfant une attitude passive et amorphe est un échec. Certes, Freinet fait dans cet échec la large part de ses faiblesses d'éducateur. Il sait que si sa voix était forte et bien timbrée, son regard assuré, sa prestance physique imposante, le dynamisme de l'être sain aurait chance de dominer la situation. Mais dominer la situation ce n'est pas résoudre le problème éducatif. Là, tout près de lui, dans la salle d'en face, son directeur fait front à l'indocilité des enfants par des éclats de voix, des coups de règle sur la table, des lignes à écrire, des verbes à copier, et quelquefois par l'expulsion violente de quelque indésirable dans le couloir... Mais, pour autant, l'échec ne devient point succès.

Poser le problème, en sentir les difficultés, pressentir les données qui en font la complication, ce n'est pas forcément trouver la solution idéale. Ce rôle de camarade-éducateur que Freinet a choisi ne se concilie pas toujours avec les exigences des programmes et la rigueur des horaires. Après les moments de détente amicale, inévitablement, il faut se raidir, dominer le troupeau, aller vers l'obligation scolaire chaque fois décevante pour tous.

Très épuisé physiquement, et devant les difficultés presque insurmontables qui surgissent quotidiennement, Freinet décide de préparer l'inspection primaire. Ce faisant, il occupera son esprit

et mènera une existence moins sédentaire tout en vivant près des enfants qu'il a appris à aimer. Il s'enquiert du programme et pour la première fois il prend contact avec la pensée de ceux qui ont dominé la pédagogie au cours des siècles.

Jusqu'ici il soupçonnait à peine Rabelais, Montaigne, Pestalozzi, Rousseau, que son départ précipité de l'École normale ne lui avait pas permis d'approcher. Il retrouve dans ces pionniers une solidité, une vigueur, qui contrastent étrangement avec la psychologie intellectualiste et abstraite des auteurs qui figurent au programme d'inspection, et il est décidé à avaler comme une purge les traités de Spencer, William James, Wundt, Ribot; mais c'est avec un réel plaisir qu'il s'attarde en compagnie de Gargantua et Pantagruel, et surtout de ce grand bonhomme de Pestalozzi dont les audaces le dominent.

Ce qui va s'améliorant, ce sont ses rapports avec ses élèves, sur le plan scolaire. Sachant qu'il désertera un jour cette petite classe, il s'attache semble-t-il davantage à eux, les regardant vivre de près, s'ingéniant à être indulgent, attentif aux désirs de chacun, soucieux avant tout de comprendre, d'aider. Il trouve à cette attitude spontanée des joies quotidiennes qui rendent supportable sa vie de malade et l'orientent de plus en plus vers la compréhension profonde de l'enfant. Il a moins de scrupules aussi à ne pas respecter l'horaire, à ne pas suivre pas à pas le programme et, petit à petit, hors des sentiers battus, il adopte un comportement nouveau en face des problèmes pédagogiques que lui pose la vie pratique de sa classe.



C'est Joseph, l'ami des bêtes, qui entraîne résolument Freinet vers une reconsidération permanente du problème pédagogique. La récréation finie, au coup de sifflet du directeur, les deux classes se sont mises en rangs pour la rentrée et tandis que la colonne s'ébranle, Joseph, en queue de peloton, s'esquive des rangs, et précipitamment vient s'agenouiller devant les remparts. Son regard avide scrute les vieilles pierres. Déjà le directeur a disparu dans le couloir. Intrigué, Freinet observe Joseph qui, avec des gestes religieux, lève les bras contre le mur, à la hauteur de ses yeux.

— Joseph !

Pas de réponse. Notre servent officie...

— Joseph !

Alors l'enfant tourne vers le maître son visage préoccupé et d'un geste hâtif qui est à la fois un ordre impératif de silence et d'attente, il signifie :

— Chut ! allons, je viens, je vais venir ! Rentre, je te suis.

Si profonde est la tension d'esprit du gamin que d'emblée Freinet comprend le langage de cette petite main impatiente et, sans se retourner, il entre dans la classe.

— M'sieur ! il manque Joseph.

— M'sieur ! Il s'est échappé. Avant, il s'échappait toujours.

Mais la porte s'est ouverte et, radieux, Joseph apparaît, reniflant un bon coup comme après une victoire.

— M'sieur, c'est que dans le trou il y a une petite chenille qui a des plumes... petite, petite, comme ça (il donne la mesure sur son doigt) et elle est bleue, m'sieur... « J'y ai » donné à manger...

La leçon de lecture commence et tandis que la baguette du maître désigne les syllabes sur le tableau mural, Joseph, les yeux tournés vers la fenêtre, continue à veiller sur sa petite chenille qui a des plumes et une si belle couleur bleue...

La chenille de Joseph n'est qu'un fait pris parmi des centaines de faits qui démontrent à Freinet la nécessité de prendre en considération l'intérêt de l'enfant et d'intégrer cet intérêt dans l'enseignement, pour éviter sans cesse cette désintégration de la pensée enfantine qui est la plaie de l'école traditionnelle. Chaque événement qui dénote ces manques d'une pédagogie sans fondement psychologique est désormais analysé de près par Freinet et tant bien que mal, avec les moyens du bord, il essaie d'éviter ces heurts violents qui opposent l'élève au maître. Lancé sur cette voie de la recherche et de la critique, il aperçoit désormais les tares et la malfaisance des techniques d'autorité et il adopte, pour une bonne fois, une attitude de doute constructif dont on va voir la lente évolution.

L'emploi du temps prévoyait au début de la classe l'éternelle leçon de morale. Freinet se rendit compte de l'inutilité des prêches que sa gorge malade et sa maladresse oratoire rendaient à peine supportables aux enfants les plus dociles. Il cessa les leçons de morale. Mais le matin, il inspecta plus soigneusement les enfants à leur arrivée; au cœur de la journée, il remarqua mieux les discordances créées par le comportement irrationnel des nerveux, des instables, des malpropres, des coléreux, des voleurs, des égoïstes et, à l'appui de faits sociaux suscités dans la vie de la classe, il en vint à remplacer la leçon de morale par la simple formule de suggestion dont la vogue alors des expériences de Coué lui avait révélé les possibles vertus. Durant toute une semaine, une phrase suggestive, susceptible d'influencer le comportement des enfants, était inscrite au tableau :

Je suis obéissant et respectueux avec mes parents.

Je suis toujours poli avec mes camarades.

Je prête volontiers mes affaires aux autres.

Je salue tout le monde dans la rue. Etc...

Chaque élève lisait la phrase à haute voix et ceux qui savaient écrire l'inscrivaient sur leur cahier.

Pour le calcul qui suivait la leçon de morale, Freinet essaya bien tous les procédés concrets qui ne sont pas d'invention récente et qui relèvent plus de l'exercice sensoriel que de l'initiation au sens des nombres. Mais il se rendit compte à quel point ces procédés, pourtant à la portée des enfants, restaient à l'écart de la vie. Ce n'est pour ainsi dire qu'accidentellement qu'il commença à accrocher vraiment les notions de calcul à l'intérêt vivant de ses élèves, quand il commença les « promenades ».

Avec cette désinvolture propre aux audacieux, Freinet avait en effet pris la décision d'emmenner chaque après-midi ses gamins dans la nature. Le premier instant de surprise passé, son directeur s'accommoda de la chose, tout comme s'en accommodaient les parents, avec cette arrière-pensée, toutefois, que c'était là un moyen remarquable de perdre son temps et, qui plus est, d'orienter les enfants vers des habitudes de paresse.

Il n'en était heureusement rien.

La promenade, c'était le moment de la journée le plus attendu par les enfants. Elle se faisait l'après-midi, quand déjà l'effort de la matinée avait entamé la résistance du maître malade et des élèves les plus instables. Chaque enfant prenait son crayon, son ardoise, et la petite troupe s'en allait dans les environs immédiats de l'école, le long du sentier serpentant sous les oliviers, vers le calme du cimetière, dans la colline ou là-haut, sur le tertre fleuri qui dominait le village.

Freinet restait attentif à toutes les remarques des enfants plus par curiosité humaine que par souci pédagogique et en fin de compte il était facile de voir que tout le monde tirait de cette sortie en plein air, sous le beau ciel du midi, une impression d'euphorie qui disposait à la confiance et ouvrait la compréhension.

— M'sieur, disait Lulu, là-bas, je vois ma mère dans mon champ !

— Où ? Où ?

— Là-bas ! Tu vois, là-bas !

— Explique bien, Lulu, disait le maître ; explique, pour que nous la voyions, nous aussi.

— Regarde, là-bas : tu vois la route ? Tu vois le contour du pont ? Eh bien, monte le petit chemin : tu vois le grand chêne ? Et bé ! c'est un peu plus loin de ce côté.

Quelle leçon d'élocution vaudrait cet exercice si naturellement éclos dans l'aventure intime de l'enfant qui regarde dans la direction de sa maison ?

— M'sieur, on est monté haut, ici !

— On est plus haut que le château ?

Et des comparaisons s'ensuivaient des évaluations de distances,

de mesures, des notions de longueurs, et voilà le point de départ d'une excellente leçon de calcul donnée à même la vie.

Cependant ce n'était là encore qu'une intuition obscure qui n'arrivait point à percer dans le champ clair de la compréhension pour susciter un changement total dans la pratique scolaire. Rentré en classe, il fallait, bon gré, mal gré, retrouver les rangées de bancs qui maintenaient les enfants prisonniers, les immobilisaient dans leur corps comme dans leur pensée. Et il fallait retrouver, à la même heure, la leçon de lecture aussi ennuyeuse pour le maître que pour les élèves. Il y avait, accrochés aux murs, une série de tableaux gradués, méthode Boscher, dont il reste certainement encore des fossiles dans nombre de classes actuelles. Les enfants venaient par groupe d'abord, puis individuellement, lire la portion de leçon qui faisait suite à celle de la veille. Bien que la preuve soit faite du manque d'intérêt d'un tel procédé archaïque, force était d'utiliser tant bien que mal le matériel existant, faute d'en connaître d'autre. Le petit groupe de bons élèves se tiraient toujours au mieux de l'épreuve, suivant la baguette sans perte d'attention, entraînant derrière eux, dans la lecture collective, la masse amorphe des hésitants capables tout juste d'accrocher leur voix aux syllabes prononcées, d'en prolonger la sonorité dans des intonations qui ne laissaient aucune illusion sur leur savoir. Heureusement que Lulu et Pierrot étaient là pour porter secours, avec une louable persévérance, aux ignorants invétérés résignés d'avance à l'échec dans les contrôles que le maître leur imposait par acquit de conscience. Nos deux *estamas*¹ s'appuyaient fraternellement l'un sur l'autre dans un mouvement de tangage comme on franchit le passage difficile d'un gué, à contre-courant. Mansuy ouvrait tout grand ses yeux de taupe sans qu'on puisse jamais arriver à savoir laquelle était la plus défaillante, de sa vue ou de son attention. Quant à Joseph, il lisait, mains dans les poches, l'air absent, avec la belle désinvolture de celui qui n'est pas là et qui n'a pas de compte à rendre.

— Joseph ! allons regarde : papa a ri. - Tata a raté le rôti...

C'était dans les poches de Joseph que se jouait la grande aventure. Sur ses doigts il sentait courir les insectes dont il avait fait provision au cours de la promenade, et la méthode Boscher avait beau étaler ses inutiles tentations sur le carton jauni de ses tableaux, d'avance elle devait s'avouer vaincue par le chatouillis des petites pattes des hannetons ou des bêtes à Bon Dieu.

Clémenti, lui, avait trouvé le moyen de faire passer le temps par de brusques interventions qui faisaient croire de sa part à une apparente attention et risquaient de donner le change :

— La pou le a pi co ré la... M'sieur, qu'est-ce que c'est *picoréla* ?

1. *Estama* : rétameur

Pour finir, c'était le maître qui se trouvait pris au piège par ces satanés tableaux Boscher, et d'avance il devait avouer son incapacité à redonner un sens à des phrases stupides dont les enfants ne percevaient jamais que les syllabes chantantes psalmodiées comme une litanie d'église.

Pour les grands qui déjà savaient lire, l'exercice de lecture n'en demandait pas moins une continuelle tension d'esprit. Les bons élèves ouvraient leur livre à la page qui suivait la dernière leçon, en donnaient le numéro de pagination, aidaient un camarade inexpérimenté, et quand tout le monde était prêt à l'attaque, sur un ordre du maître, l'orchestre s'ébranlait sur des timbres divers dans un unisson plus que relatif, brûlant les haltes des points et virgules, indifférent au sens des phrases comme à celui des mots les plus courants dont on ne reconnaissait plus les visages...

Pour la lecture individuelle, alors que la majorité des élèves devaient suivre mot à mot le lecteur plus ou moins brillant qui venait d'être désigné, le contrôle était vraiment épuisant. A chaque instant il fallait rappeler à l'ordre les indisciplinés qui si facilement se laissaient emporter sur la pente glissante de l'évasion.

— Albert, suis ! Jeannot, regarde ton livre ! Louison, continue...

Un cheval passait dans la rue, agitait ses grelots, et Georges le suivait en pensée. La mère d'Honoré discutait à voix haute à la fontaine, pendant que s'emplissait son seau. Le marchand de vin frappait sur ses tonneaux... La classe était vers le cheval qui s'éloignait, vers l'eau qui glougloutait, vers le marchand de vin rajustant sa futaille. Désarmé et impuissant, s'usant dans une tension nerveuse continuelle, Freinet sentait très bien qu'il fallait coûte que coûte trouver une technique nouvelle d'apprentissage de la lecture, plus près de l'intérêt vital des enfants. Et plus que jamais il était sur la voie de la recherche.

Que faire ? Se tourner vers le passé, chercher dans l'ancien ce qui est positif, progressif, et qui pourrait orienter le nouveau, ressaisir la chaîne des grandes idées qu'aux diverses époques de l'Histoire des novateurs ont profilé vers l'avenir.

Il lit et relit, en les annotant, Rabelais, Montaigne, Rousseau, qui lui donnent comme une sorte de vertige en face du décalage monstrueux et permanent entre la théorie idéale et la pratique réelle d'un pauvre instituteur d'école déshéritée. Pestalozzi lui redonne confiance. Lui aussi se colletait avec la réalité et sa vie de lutteur passionné autant que son attachement à l'enfant pauvre étaient un exemple passionnant pour un jeune homme solitaire maintenu sur l'horizon étroit d'une salle de classe ; et pour la

première fois Freinet comprenait toute l'ampleur du beau mot d'éducation qui, dépassant la scolastique, affronte le problème pédagogique dans toute sa complexité pédagogique, matérielle, philosophique, sociale et politique.

C'est à ce moment, où son goût déjà pour le métier d'enseigner s'affirme, que Freinet lit les pédagogues modernes de l'Institut J.-J. Rousseau de Genève, inscrits au programme de son examen.

Une personnalité va avoir sur son orientation pédagogique une influence décisive : celle de Ferrière.

Le beau livre de Ferrière, « l'Ecole active », trop peu lu aujourd'hui bien qu'il ne soit pas dépassé, faisait pour ainsi dire le point de ce qu'on commençait à appeler « l'éducation nouvelle » et, outre sa grande richesse pédagogique, ce livre neuf orientait le lecteur vers des ouvrages à consulter pour approfondir les diverses branches d'activités, ouvrant ainsi devant Freinet le néophyte tout un vaste horizon à explorer.

A travers les pages de « L'Ecole active », le petit instituteur, jusqu'ici désarmé, sentait vivre ses propres intuitions ; il entrevoyait des pratiques inédites susceptibles de faciliter sa tâche. Sa solitude amère en était tout à coup illuminée d'espoir. En souvenir de cet appui moral, Freinet ne manquera jamais par la suite, au cours de sa carrière, de rendre hommage au génial initiateur qui fut, à cette période inquiète de sa vie, à l'écart de toute mystique, un père spirituel, un guide.

En 1923, Freinet fut invité, pendant les vacances, par un de ses correspondants allemands à Altona, près de Hambourg. Il profita de cette occasion pour prendre contact avec l'essentiel de la pédagogie allemande et visiter quelques-unes des célèbres écoles de Hambourg où, à la fin de la guerre de 1914, on avait essayé de réaliser le mythe de l'école anarchiste intégrale sans autorité du maître, sans règle ni sanction. Ces écoles, bien que très confortablement installées, n'apportèrent rien de positif pour aider le jeune maître à résoudre les problèmes que lui posaient sa petite école de village et, au-delà, l'école publique.

L'examen du professorat de lettres valut à Freinet, à la rentrée d'octobre, d'être détaché comme professeur à l'Ecole supérieure de Brignoles.

Il se rendit à Brignoles, s'entretint avec le directeur de l'établissement, et reprit le soir même le train pour Bar-sur-Loup. Il retrouva sa classe, ses petits élèves, l'atmosphère accueillante de ce village sympathique qui devint son village.

Au contact des enfants, dans ses rapports avec eux de franche et simple camaraderie, il avait définitivement compris qu'il lui faudrait chercher dans la vie même des enfants les éléments nouveaux de son travail pédagogique, s'appuyer sur leurs intérêts profonds pour satisfaire ce besoin d'activité dont Ferrière avait dit si magistralement la nouveauté dans son « Ecole active ».

Il alla d'abord chercher dans la vie du village, autour de l'école, les éléments de base de cette nouvelle éducation. Il emmena ses élèves chez le tisserand qui fort obligeamment mit tout son savoir à la disposition de la jeune troupe curieuse. Pour entretenir l'intérêt que cette visite avait suscité, il essaya de réaliser dans la classe un petit métier à tisser, fort rudimentaire, qui enchantait les enfants. On tissa même une ceinture pour les deux « estamas » qui n'en perdirent pas moins leurs culottes, et les enfants sentirent que devant eux s'élargissait l'horizon de l'école. Pour parachever cette victoire, Freinet fit une poésie enfantine sur le tisserand et la lut aux gamins :

*Sur son métier, le tisserand
a ourdi les fils patiemment...*

Ce fut un vrai succès, et c'est depuis ce jour-là que les petits élèves comprirent enfin à quoi servaient les poèmes et décidèrent d'en apprendre. Il y eut ainsi toute une ronde des métiers mise en poèmes au retour de chaque visite aux artisans du village. On alla chez le menuisier, chez le forgeron, chez le boulanger, chez le potier, chez le parfumeur et très souvent, dans l'après-midi, à l'heure où maître et élèves se laissaient gagner par la torpeur et l'ennui, Freinet partait avec ses élèves par les sentiers qui rayonnent autour du vieux village et, à même la nature et les aspects changeants des horizons, il faisait la plus vivante des leçons de géographie, de calcul ou de botanique.

L'Ecole s'était ouverte sur la Vie.

On ne réalise pas bien aujourd'hui, où les enquêtes scolaires sont devenues réalité courante, tout ce qu'apportaient de ferment révolutionnaire les innovations du petit instituteur de Bar-sur-Loup. L'Inspecteur primaire, mis au courant, laissa faire tout d'abord, sans approuver ouvertement, et au moment où il commençait à s'inquiéter quelque peu des pratiques systématiques de son subordonné, les instructions ministérielles de 1923, si libérales, si délibérément axées sur l'Ecole active, vinrent donner raison à l'audacieux instituteur de Bar-sur-Loup.

Au retour des promenades, Freinet écrivait au tableau un petit compte-rendu très simple de la sortie. Les enfants le lisaient, le copiaient sur leur cahier, l'illustraient, et il était visible que ces travaux les passionnaient et que, en déduction, l'écriture, la lecture en bénéficiaient, comme la discipline et l'atmosphère de la classe.

Quel accueil était réservé à ces pratiques scolaires au-delà de la classe ? Le plus étonné était sans doute le directeur qui voyait se généraliser et s'amplifier des techniques qui ne cadraient plus du tout avec les habitudes de sa classe à lui ! Il conseilla la prudence à son adjoint, par crainte de réactions possibles dans le village, mais les parents d'élèves acceptèrent très bien ces inno-

vations, car très souvent ils interrogeaient le jeune instituteur à ce sujet, se rassurant assez facilement aux explications du maître.

Il faut dire aussi que Freinet s'est intégré peu à peu dans l'atmosphère du village. Il a noué des relations avec les parents d'élèves et, au cours des enquêtes de sa classe, il a pris contact avec les artisans divers, les producteurs, et c'est avec un intérêt profond qu'il étudie pour lui-même les déterminants économiques qui conditionnent la vie sociale provençale. Il fait, en collaboration avec un ami, une étude approfondie de l'industrie florale de la région de Grasse et qui paraît dans « Clarté », la jeune revue d'avant-garde de Barbusse. Il écrit pour lui-même une étude suivie sur les persistances des techniques moyennâgeuses en régime capitaliste sur ce coin de Provence. Et à l'appui de ces contradictions, de ces décalages économiques, l'anachronisme de sa petite école lui apparaît lumineusement. Dès cet instant, ses activités sont doubles : inventer dans sa classe des formes modernes d'enseignement et dans le milieu local susciter à l'appui des données économiques les aspects nouveaux de la coopération.

Il trouva un noyau de personnes assez dévouées pour s'employer avec lui à la création d'une grande coopérative de consommation et de vente de produits locaux dont il fut l'animateur et le trésorier. La coopérative avait son siège sur la grande place du village, et Freinet partageait ainsi son temps entre sa classe et cette œuvre commune qui prenait peu à peu une étonnante extension. Cette réussite lui valut la sympathie des petites gens, et la considération de toute la population de ce petit bourg provençal, qui gardera son souvenir et lui prouvera sa reconnaissance quand l'incompréhension et la malveillance se liguèrent contre lui.

Le grand souci de Freinet restait évidemment sa classe. Certes, les méthodes actives qui l'avaient conduit à l'usage quotidien des sorties dans la nature et dans le village portaient leurs fruits. Mais il se créait ainsi une sorte de décalage progressif entre les leçons surgies de la vie et celles, toutes formelles, qui se donnaient en classe et qu'imposaient inéluctablement les programmes. Le décalage se sentait mieux encore pour la lecture, entre l'intérêt des enfants pour les textes qu'ils avaient vécus et créés et leur indifférence à l'égard des tableaux Boscher et de leur livre de lecture. Le texte au tableau parlait du lézard que Georges venait intrépidement d'attraper sous sa casquette et qui était là, maintenant, dans le bocal posé sur la table. Le tableau Boscher parlait de phrases incompréhensibles et, à la page du jour, le livre offrait l'énigme d'une quelconque histoire qui, même écrite par un grand maître, n'était pas de sitôt comprise par les demi-illettrés qui la lisaient en ânonnant.

Non, le problème de la lecture n'était pas résolu ; un cycle était pressenti par le maître, mais sa courbe ne se profilait point encore dans le champ des expériences quotidiennes.

En fin d'année scolaire (1924), l'un des premiers Congrès de la Ligue Internationale pour l'Éducation Nouvelle se tient à Montreux. Freinet s'arrange pour réunir l'argent nécessaire au voyage et à un court séjour en Suisse. Il se rend à Montreux, heureux d'avance d'y entendre Ferrière, Claparède et Bovet. Il est passionnément intéressé par tout ce qu'il voit et entend. Il pénètre mieux ce principe d'éducation nouvelle soucieux de donner à l'enfant un rôle actif dans sa propre éducation. Mais à chacune des affirmations et des perspectives que les pédagogues de Genève imposent à son esprit, il est d'avance découragé. Il se rend compte qu'il y a une éducation nouvelle relativement facile, applicable pour les écoles possédant le matériel éducatif, l'installation scolaire permettant l'activité de l'enfant et l'individualisation de l'enseignement. Mais pour l'école de Bar-sur-Loup le problème est tout autre. L'image de sa petite classe dénudée et poussiéreuse s'impose à lui et lui serre le cœur.

C'est au Congrès de Montreux que Freinet rencontre Cousinet venu rendre compte de ses premières tentatives de travail par équipes. Déjà, à Bar-sur-Loup, Freinet avait eu l'idée de donner à quelques élèves de petits travaux manuels collectifs et bien que l'initiative Cousinet lui paraisse un peu trop systématisée, il pense s'en servir, et surtout l'utiliser comme argument valable pour apaiser les craintes excessives de son directeur.

Un autre avantage de sa venue en Suisse est le contact vivifiant de la forte personnalité de Coué, ce vulgarisateur de la suggestion pratique employée comme cure physique et morale. Si persuasif, si simple est le praticien, que dès cet instant Freinet adopte une attitude nouvelle en face de la maladie; il tente d'affirmer sa santé de façon plus positive, ce qui l'aide à remonter la pente, à se livrer sans arrière-pensée à cette passion de travail qui fut le refuge d'une jeunesse prématurément marquée.

Sa tristesse et sa solitude dans ce Congrès où de grands éducateurs affirment déjà tant de victoires en face de ses hésitations ont au moins l'avantage de le rejeter farouchement vers ce matérialisme scolaire qui reste son plus noble souci, et de l'orienter définitivement vers la recherche de techniques éducatives qui est le programme essentiel de notre actuelle C.E.L. (Coopérative de l'enseignement laïc). Il prend conscience plus encore de la dépendance étroite de l'école et du milieu, et combien la société conditionne l'école et l'enseignement.

Il n'y a pas de pédagogie sans que soient remplies les conditions économiques favorables permettant l'expérience et la recherche. Il n'y a pas d'éducation idéale, il n'y a que des éducations de classes.

Un outil qui oriente une pédagogie : l'imprimerie

A la rentrée d'octobre, après le repos et la méditation des vacances, Freinet reprend sa classe avec un réel enthousiasme. Les enfants sont là, devant lui, affectueux et spontanés, avides de poursuivre la belle aventure scolaire qui les projette vers l'incessante nouveauté.

— M'sieur, lui dit Lulu, quand vous « étiez » pas là, on vous « pensait »...

Et c'était, sous la forme la plus naïve, le plus bel éloge, peut-être, que l'élève puisse adresser au Maître pour lui signifier ce besoin d'une présence qui est appui de l'intelligence et du cœur.

Tout de suite, la classe reprend son entrain et avec une exigeante attention, pas à pas, Freinet essaie de confronter ce que l'on pourrait appeler avec un peu de prétention la pédagogie de Bar-sur-Loup avec la pédagogie de Genève... L'écart de l'une à l'autre est considérable ! Entrent en ligne de compte, pour expliquer cet écart, les insuffisances d'un maître inexpérimenté et dont la culture pédagogique reste assez mince, bien sûr ; mais surtout les différences sociales et humaines qui séparent le milieu pauvre du milieu aisé. Et à tout prendre, en profondeur, cet écart n'apparaît pas à Freinet comme une infériorité manifeste à l'adresse de sa petite classe de village et de son maître. S'il saisit les manques du milieu scolaire de Bar-sur-Loup, il présente aussi les risques des expériences de Genève poussées en pointe sur un plan intellectuel, dans une atmosphère de laboratoire, courant le danger permanent de se couper du milieu social.

Il veut, lui, rester dans ce milieu social, faire corps avec le village, les paysans, avec toute la classe travailleuse à laquelle

l'école publique a lié son sort. Alors, résolument, il restera le « primaire » au sens originel du mot ; il restera l'artisan des fondations, des assises de base sur lesquelles s'élèveront les constructions à venir. Et c'est à cause de cette fidélité au « primaire », à cause de son refus instinctif d'un intellectualisme autocratique, coupé du réel, que Freinet se situera pour toute sa vie à ce niveau de « l'instituteur moyen » qui a toutes ses sollicitudes et qui est l'expression même des multitudes avec lesquelles, qu'on le veuille ou non, se joue la partie.

C'est désormais avec ces notions pour ainsi dire préconçues de « moyenne », de « masse », que Freinet aborde le problème de sa classe. Au lieu de consacrer ses soins les meilleurs à la plante rare qu'est l'enfant doué, pour exalter en lui le prodige, il prêtera une attention pour ainsi dire générale à tous les élèves sans exception, sans différences d'intelligence, de caractère, de milieu. Il s'ingéniera pour trouver, coûte que coûte, des techniques pédagogiques valables pour tous, quelles que soient les différences individuelles de rendement. Ces techniques valables, immanquablement, devront s'asseoir sur la ligne d'intérêt général de la classe. Résolument, il part à la recherche de cette ligne d'intérêt, il part vers la vie.

Les enfants sont là, en groupe compact, front contre front, penchés avec une attention passionnée sur le bureau de Joseph.

Que se passe-t-il ?

Curieux, le maître s'approche. Joseph a levé vers lui son visage confiant :

— M'sieur, regardez mes bêtes !

Et le maître regarde.

Un spectacle inattendu s'offre à ses yeux : une course d'escargots ! Les champions ont été rangés au bas du pupitre, et c'est maintenant l'enjeu :

— Je parie pour le gris !

— Je parie pour le marron !

— C'est le gris-vert qui gagnera, tu vas voir !

— Vé, vé, c'est le gris-noir !

Attente silencieuse, égarements des compétiteurs dans des zigzags lents et capricieux et enfin... c'est le triomphe du gris-vert.

— Ça y est ! C'est le gris-vert ! C'est le gris-vert !

La classe entière est vibrante de vie, des mains se tendent, veulent se saisir des bêtes... Mais, jalousement, Joseph récupère sa ménagerie, la range dans une boîte.

Déjà, le maître est au tableau.

— Eh bien ! écrivons au tableau la course d'escargots.

Animation générale :

— Oh ! m'sieur ! comme c'est beau ! On dirait une poésie !
Les enfants lisent le texte, le copient, mais ce n'est là malgré tout qu'un instant fugitif dans la classe : le tableau effacé, la page du cahier retournée, il ne restera plus de trace tangible d'un événement vécu, qui si profondément s'est inscrit dans l'âme de l'enfant.

Il faut trouver un moyen de lier, sans solution de continuité, la pensée de l'enfant au texte définitif. Il cherche, retourne ses idées, se replonge dans la vie de la classe, pressent, tout près de lui, du nouveau... Brusquement, il pense à la page imprimée... Là est la solution : la page impeccable, nette, qui garde en elle pérennité et majesté...

Il s'en va à Grasse, dans les ateliers des imprimeurs, prend contact avec les typos. Il voit de près la composition typographique, où les lettres maniées une à une lui ouvrent bien des horizons... Sans nul doute, là est la solution.

Les typos sourient :

— Mais non, vous ne pourrez jamais rien faire avec les gosses ! Ils vous perdront toutes les lettres, ils les chiperont... Vous en serez pour votre argent.

Le hasard fait parfois bien les choses : en feuilletant une revue, Freinet voit, en réclame, l'annonce de la presse Cinup : il écrit, et c'est la découverte de l'outil qui centrera la « pédagogie de Bar-sur-Loup » et, au-delà, qui suscitera, d'année en année, tout un mouvement pédagogique populaire.

Pendant quelques jours, notre novateur est dans l'attente anxieuse du colis Cinup. Enfin, il arrive ! La presse ! des compositeurs ! une toute petite police !

On devine l'émerveillement des enfants !

— Oh ! des lettres !

— Vé, vé, des O, des A...

— Oh ! des P. !

— Vois le 3, le 4, le 5...

On range les caractères dans la casse et, tout de suite, c'est la composition du premier texte. Oh ! certes, tout ne va pas tout seul ! Les mains du maître ne sont guère plus habiles que celles des enfants... Les caractères glissent entre les doigts, les compositeurs se renversent... Mais, à force de bonne volonté, le bloc est mis sur la presse... Encrage, tirage... et voici la première feuille imprimée ! On se la passe religieusement. Longuement, le maître l'examine, les yeux embués de larmes.

A vrai dire, les premiers imprimés n'étaient pas bien fameux. On ne pouvait guère composer que quatre à cinq lignes, et l'impression restait assez capricieuse. Malgré leur indulgence pour leurs propres œuvres, les nouveaux protes devaient se rendre à l'évidence : ce n'était point là le bel imprimé attendu.

Les enfants, eux, se contentaient à bon compte :

— Oh ! m'sieur ! regardez, comme c'est bien ! ça se lit tout !

Freinet comprenait d'ailleurs d'où venaient les défauts de

l'impression. Manquait le papier de qualité qui aurait fait valoir la lettre. Ayant épuisé toutes ses ressources, engagé même ses mandats à venir, il ne pouvait songer à acheter du papier nouveau. Quant à en demander à la mairie, il n'y fallait pas songer : certes, le maire était sympathique, humain, dévoué à la cause laïque ; mais déjà il avait fait un effort pour l'installation d'étagères, pour de menus bricolages, et sans nul doute il n'allait pas pousser le gaspillage des deniers jusqu'à favoriser jusqu'au bout les lubies d'un pêcheur d'ombres...

Les vieux cahiers avaient livré toutes leurs feuilles vierges. Les copies de préparation au professorat s'étaient rendues, une à une... C'était vraiment la crise.

Incidentement mis au courant, le secrétaire de mairie eut une idée géniale :

— Et les bulletins de vote, ça ne ferait pas ? J'en ai tout un stock, des dernières élections législatives...

Va pour les bulletins de vote ! Le papier était ainsi tout coupé. On imprimait au verso...

Quand les enfants recevaient leur imprimé, vite ils regardaient au dos :

— M'sieur ! moi j' veux pas le nom de « çui-là », mon papa il a pas voté pour lui !

Les bulletins de vote épuisés, on se rabattit sur les carnets usagés de la Coopérative Baroise. Le papier était grisâtre, et par transparence des chiffres et des anotations d'achat apparaissaient.

— Oh ! moi, disait Joseph, aujourd'hui j'ai acheté du chocolat et du fromage... Je vais me régaler...

La vie rentrait à flot dans la petite classe avec l'émotion des enfants, les bulletins de vote, l'évocation tentante des rayons bien garnis de la Coopérative, et le rêve sans fin de l'enfant inassouvi.

Quand par hasard le directeur venait aux nouvelles et qu'il regardait avec une petite moue de commisération les imprimés en train de sécher sur un vieux banc, toute la classe avait une sorte de malaise.

— On dirait que ça ne donne pas bien, disait-il.

— Aujourd'hui, non, disait un malin ; mais hier oui ; alors, que c'était beau !

Hélas, trop longtemps hier ressembla à aujourd'hui ; mais peu à peu, en calculant minutieusement toutes les données en jeu : l'assemblage régulier des caractères, la valeur de la pression et l'encre, le mauvais papier voulut bien remplir son office : on obtint des imprimés lisibles, et même, quelquefois, bien venus.

Un jour qu'il se rendait à Nice à une réunion syndicale, Freinet fit un choix de ses meilleures pages et les emporta dans sa poche, comme un paysan qui aurait cueilli les premiers fruits de l'arbre nouveau qu'il avait planté plein d'espoir. Il se souvient encore aujourd'hui de cette arrière-boutique dans laquelle, à la descente du train, quelques camarades s'étaient réunis, pour se

réchauffer un instant avant la réunion. Freinet jugea l'instant favorable pour montrer ses essais. Les copains étaient sympathiques, en petit nombre et sans préméditation... C'était une bonne occasion d'éviter la grande assemblée qui allait suivre et de ne point risquer la critique ironique et aussi le reproche de faire perdre du temps pour des futilités.

Timidement, il sortit ses chefs-d'œuvre, essaya d'en expliquer la réalité et la valeur pédagogique. Mais déjà des mains avaient retourné les feuillets, et c'est sur les bulletins de vote que l'on fit de l'esprit et des jeux de mots. Charitable, une institutrice fit semblant de lire les petits textes avec attention, puis, levant les yeux avec une expression de pitié :

— Mon pauvre Freinet, vous ne ferez jamais rien de pratique ! Les autres, déjà, savouraient leur café...

Mais quelqu'un comprit Freinet : Barbusse, cette noble figure de militant et d'artiste qui domina de son prestige tout cet après-guerre 14-18. Déjà, dans sa revue « Clarté », il avait accueilli des articles pédagogiques et sociaux de Freinet, et sans la moindre réticence il lui fixa un rendez-vous dans sa villa du Trayas. C'était au temps où le grand écrivain venait de faire paraître en deux volumes cette fresque prestigieuse de l'humanité que sont « Les Enchaînements ».

On devine avec quelle appréhension l'instituteur, conscient de la minceur de son bagage primaire, allait prendre contact avec le grand artiste.

Barbusse l'écouta avec cette concentration qui lui était particulière. Il feuilleta longuement le modeste livret imprimé par les petits élèves de Bar-sur-Loup.

— Oui, maintenant, tout doit venir d'en bas...

Et sans hésitation, une fois encore, il mit les colonnes de « Clarté » à la disposition de Freinet. Nous reviendrons sous peu sur le contenu des articles parus dans « Clarté » ; disons simplement combien l'appréciation de Barbusse fut un lumineux encouragement pour l'humble pionnier pédagogue.

Plus que jamais, l'expérience de Bar-sur-Loup fut menée avec méthode et profondeur, car plus que jamais Freinet est persuadé maintenant, selon le mot de Barbusse, que la véritable pédagogie populaire, comme la véritable psychologie, « doit venir d'en bas ».

Et, pour être tout à fait au niveau de l'enfant, pour vivre sa pensée et vibrer avec sa propre émotion, Freinet fait un acte qui restera un symbole : il enlève l'estrade qui lui donnait un inutile prestige, et pose son bureau à même le sol, contre les tables de ses gamins.

— M'sieur, lui dit Pierrot, maintenant vous êtes un petit maître !

— Non, dit Freinet, je suis simplement un élève, comme vous.

Les économies faites pendant les vacances permettent à Freinet d'acheter dans une petite imprimerie de Grasse un stock de papier, format 10,5 × 13,5. Une véritable affaire ! Lui qui, d'ordinaire, ne peut porter un paquet, trouve les forces d'emporter ses richesses jusqu'à la gare du train et triomphalement il dépose sa précieuse charge sur le bureau de la classe. Joie délirante des enfants !

Désormais, les imprimés sont meilleurs. Le papier blanc joue mieux. Encore quelques recherches pour arriver à l'idée du perforateur qui permettra de réunir les feuillets par un cordonnet. Des tâtonnements aussi pour aboutir à la reliure à l'aide de deux vis à boulons, et l'on a le « Livre de Vie » qu'avec beaucoup d'à-propos les gosses appelleront le « livre de vis »...

Il est bien émouvant à feuilleter, ce petit livre de Bar-sur-Loup, qui contient déjà en promesse le plus puissant mouvement pédagogique de tous les temps, sorti de la grande masse des travailleurs laïcs.

Citons au hasard quelques textes :

« Honoré a un joli petit chat gris et blanc. Il le couche avec lui dans son lit. Le matin le petit chat le réveille en lui léchant la figure. »

Le maître a dit :

— Ce soir, vous aurez congé jusqu'à l'an prochain, et Roger s'est mis à pleurer à chaudes larmes.

— Pourquoi pleures-tu Roger ?

— M'sieur, dit Janot, parce qu'il voudrait que l'école dure toujours. Il a peur qu'on ne la fasse plus.

Moi, dit Lulu, le père Noël m'apportera une boîte de couleurs ; à Clémenti, une carabine ; à Georges, une paire de souliers.

Joseph, lui, dit que le père Noël c'est des blagues... »

Naissance d'une technique pédagogique.

Avant de poursuivre le déroulement des faits chronologiques qui ont progressivement affirmé et installé le mouvement pédagogique centré par l'Imprimerie à l'Ecole, il est croyons-nous nécessaire de nous arrêter plus en profondeur sur l'esprit et la portée de ce début d'expérience dans l'école de Bar-sur-Loup.

L'originalité de Freinet, ce n'était pas simplement de donner à l'enfant son rôle actif dans la classe, de le faire devenir élément agissant dans l'acquisition des techniques scolaires; d'autres avant lui avaient dit cela, et les « méthodes nouvelles » mises en honneur en Angleterre et à Genève avaient avant lui affirmé cette nécessité de l'Ecole active dont Ferrière avait démontré si magistralement toute la valeur. Parti seul à la recherche d'une méthode susceptible de permettre au malade qu'il était de faire sa classe sans préjudice pour les enfants et pour lui-même, Freinet avait abouti tout naturellement, au contact de la vie, à la découverte de l'Ecole active. Non pas une école active plus ou moins mystique, où le rôle de l'enfant « agissant » apparaissait comme un dogme et pouvait justifier toutes les idéologies, y compris les plus réactionnaires, mais simplement une école vivante, continuation naturelle de la vie de famille, du village, du milieu. Freinet a l'intuition de tous les avantages de cette position de choix de l'école de Bar-sur-Loup.

Si les expériences de Genève suscitent chez lui des acquiescements en tant que techniques, elles l'inclinent aussi à une certaine défiance intellectuelle, et le conduisent inévitablement à une sorte de redressement du problème éducatif.

Comment cela ?

Parce que la simple découverte d'une technique neuve, l'Imprimerie à l'Ecole, a changé tout à coup le sens et la portée de la pédagogie de sa classe...

L'imprimerie ne fut pas seulement un moyen de rendre l'enfant agissant au sens musculaire et intellectuel du mot par opposition à l'immobilité statique imposée par l'école traditionnelle; elle ne fut pas non plus une simple occasion de raviver l'intérêt scolaire des enfants pour telle ou telle discipline du programme. Elle fut beaucoup plus : elle ouvrit devant Freinet la personnalité psychologique et humaine de l'enfant dans son devenir, et en liaison permanente avec le milieu. Dès cet instant, Freinet tourna résolument le dos à toute la psychologie traditionnelle artificielle et spiritualiste qui s'appuie sur les entités imaginaires des facultés de l'âme, et il s'orienta vers la conception d'une pédagogie d'unité et de dynamisme liant l'enfant au milieu social. Le texte libre n'est pas un simple document syntaxique : il est surtout une manière de test psychologique et social; par lui, on comprend l'action du milieu sur l'enfant et, réciproquement, l'action de l'enfant sur le milieu. Si le milieu est défavorable, l'être en subit les effets nocifs et son efficience en est menacée. Rien ne se fera de profond, de définitif, en faveur de l'éducation, tant que la société restera marâtre pour la majorité de ses enfants.

Désormais, résolument, Freinet affirme, dans son activité, ses responsabilités sociales et pédagogiques, qui ne sont les unes et les autres que deux aspects du même problème : la rénovation de la société.

A Bar-sur-Loup, il parachève son mouvement coopératif qui aboutit à l'installation d'une épicerie, d'une boucherie, d'une boulangerie, et dans son village natal il oriente les habitants vers une modernisation élargie, visant à faciliter tous les faits économiques sous l'angle de la coopération : transactions diverses, construction de routes, électrification, loisirs, — il a toute une série de projets qu'il met en chantier à chacune de ses visites, aux vacances. Au point de vue syndical, il devient secrétaire pédagogique du syndicat et, nationalement, il amorce une large campagne pour la rénovation scolaire.

Dans sa classe, il porte l'accent sur le matérialisme scolaire qui restera le souci de toute sa vie. Certes, il ne peut pas changer du jour au lendemain les conditions matérielles déplorables de la classe : il est pauvre ; le budget alloué à la caisse des écoles est insignifiant ; mais du moins il ne partira pas à l'aveuglette, la tête dans les nuages, le cœur gonflé d'un idéalisme platonique qui se voile la face devant les difficultés insurmontables. Il part de ce qui est. Ce qui est, c'est la richesse de l'âme enfantine, chargée de joie et d'élan. Ce qui est, c'est la pauvreté du milieu scolaire et social. Et c'est aussi l'esprit rétrograde qui fait de l'école du peuple une institution moyennâgeuse. Dans l'état actuel des choses, l'effort pédagogique du maître doit tendre, dans la mesure du possible, à soustraire l'enfant à l'emprise d'un dogmatisme scolaire qui a vécu, le rendre conscient de sa propre force et, partant, faire de lui un acteur de son avenir dans la grande action collective.

Il amplifie la vie de l'enfant par des techniques qui donnent à la personnalité enfantine un sentiment de puissance, et toutes les fois qu'il le peut il appelle à son secours les bonnes forces du milieu favorable : nature généreuse, artisanat, influence des personnalités attachantes. Et au contact des faits, déjà, il a le sentiment de cet enchevêtrement de forces qui se nouent au point de rencontre de l'individuel et du social, et qui sera le contenu de ses livres « L'Éducation du Travail » et « Essai de Psychologie sensible », écrits vingt ans plus tard.

Par les racines qu'elle plonge dans le milieu social, l'école, tout naturellement, à l'aide du texte libre, délimite ses centres d'intérêts et se forge un programme qui est le programme même de la vie des travailleurs. C'est ce que Freinet précise dans ses premiers articles parus dans *Clarté* et dont nous citerons quelques passages :

« Cette technique renouvelée est toute à découvrir. Mais ce sera le triomphe de l'école active et sur mesure dont la réalisation dans les classes primaires a semblé si longtemps utopique. »

Mais cette vie, pourra-t-on encore objecter, est-elle susceptible de donner à l'enfant les connaissances qu'on attend de l'école ? Et si la vie, — la vie totale, s'entend, et non la vie limitée et fermée de l'école actuelle — si la vie ne peut pas donner l'édu-

cation et l'instruction, par quels procédés sophistiqués peut-on raisonnablement les obtenir ?

Un fait m'a frappé d'ailleurs. Lorsque je parcours la série des titres des deux cents pages de notre Livre de Vie (deux premiers trimestres) je constate que la répartition des sujets est à peu près celle que préconisent les partisans des centres d'intérêt. Voici l'automne avec ses fruits, les champignons, le vent, les conscrits aussi... Puis l'hiver avec l'étude des divers moyens de se garantir du froid. Le printemps, si riche d'impressions, avec les fortes pluies, la grêle, les éboulements, mais les premières fleurs, les batailles de fleurs, les cirques richement décorés; avec aussi son cortège de gripes qui, périodiquement, hélas, vident presque nos classes.

Et je constate avec satisfaction et humilité que ces répartitions selon l'intérêt dominant des enfants, répartitions qui n'ont rien moins demandé que le génie d'un Decroly, cette répartition s'est faite tout naturellement dans ma classe vivante, où je n'ai imposé aucun sujet, me contentant d'écouter, de diriger la conversation, de synthétiser et de mettre en ordre, et en français, les idées de mes élèves.

Je ne dirai pas prétentieusement que, par cette technique de l'imprimerie, j'ai rejoint Decroly. C'est lui qui, par un long détour, a ramené la science pédagogique à son point de départ : le bon sens et la vie. »

Devant l'éloquence des faits qui dégagent si clairement la portée de la pensée enfantine comme élément de formation de la personnalité, Freinet met les instituteurs en garde contre la malfaisance d'une pensée adulte imposée du dehors et dominant arbitrairement l'enfant. Il résume sa pensée dans une formule lapidaire qui lui valut critiques et sarcasmes : PLUS DE MANUELS SCOLAIRES, et dont il développe le contenu profond dans un article de *Clarté* qui serait tout entier à citer tant il demeure actuel :

« Les manuels sont un moyen d'abrutissement. Ils servent, bassement parfois, les programmes officiels. Quelques-uns les aggravent même, par je ne sais quelle folie de bourrage à outrance. Mais rarement des manuels sont faits pour l'enfant. Ils déclarent faciliter, ordonner le travail du maître : ils se vantent de suivre pas à pas... les programmes. Mais l'enfant suivra, s'il peut. Ce n'est pas de lui qu'on s'est occupé.

C'est pourquoi les manuels préparent la plupart du temps l'asservissement de l'enfant à l'adulte et plus spécialement à la classe qui, par les programmes et les crédits, dispose de l'enseignement.

Il y a bien quelques pédagogues ingénus qui se basent au contraire sur les désirs et les besoins de l'enfant pour arriver à une conception moins orthodoxe de l'enseignement. Mais on tolère à peine leurs manuels. En tous cas les maisons d'édition bien

- 163 Léon Trotsky, 1917.
- 164 Jean Chesneaux, *Du passé, faisons table rase ?*
- 165 Yves Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre.*
- 166 Jacques Valier, *Le P. C. F. et le capitalisme monopoliste d'Etat.*
- 167 R. Pelletier, S. Ravet, *Le mouvement des soldats.*
- 168 Emile Copfermann, *Vers un théâtre différent.*
- 169 Fidel Castro, *Bilan de la révolution cubaine.*
- 170 Sally N'Dongo, « *Coopération* » et néo-colonialisme.
- 171 Karl Marx, Friedrich Engels, *Critique de l'éducation et de l'enseignement.*
- 172 Daniel Guérin, *La révolution française et nous.*
- 173 Pierre Kropotkine, *Œuvres.*
- 174 Jean Jaurès, *La classe ouvrière.*
- 175 *Champ social.*
- 176 R. D. Laing, A. Esterson, *L'équilibre mental, la folie et la famille.*
- 177 Claude Alzon, *La femme potiche et la femme bonniche.*
- 178 C. Wright Mills, *L'imagination sociologique.*
- 179 *Les mémoires de Geronimo.*
- 180 Michel Tort, *Le quotient intellectuel.*
- 181 *Les trafics d'armes de la France.*
- 182 Alexandra Kollontai, *Marxisme et révolution sexuelle.*
- 183 René Lefort, *L'Afrique du Sud : histoire d'une crise.*
- 184 Eugène Varlin, *Pratique militante et écrits d'un ouvrier communiste.*
- 185 Jesus Silva Herzog, *La révolution mexicaine.*
- 186 Lionel Richard, *Le nazisme et la culture.*
- 187 Mongo Beti, *Main basse sur le Cameroun.*
- 188 Ernest Mandel, *Critique de l'eurocommunisme.*
- 189 Rémy Butler et Patrice Noisette, *De la cité ouvrière au grand ensemble.*
- 190 Maurice Godelier, *Horizon, trajets marxistes en anthropologie, I.*
- 191 Maurice Godelier, *Horizon, trajets marxistes en anthropologie, II.*
- 192 Roger Faligot, *La résistance irlandaise.*
- 193 Léon Trotsky, *L'avènement du bolchevisme.*
- 194 Perry Anderson, *Sur le marxisme occidental.*
- 195 SGEN-CFDT, *L'école en lutte.*
- 196 Maurice Dobb et Paul M. Sweezy, *Du féodalisme au capitalisme : problèmes de la transition, I.*
- 197 Maurice Dobb et Paul M. Sweezy, *Du féodalisme au capitalisme : problèmes de la transition, II.*
- 198 Pierre Frank, *Le stalinisme.*
- 199 Jean-Pierre Colson, *Le nucléaire sans les Français.*
- 200 Laura Conti, *Qu'est-ce que l'écologie ?*
- 201 Pierre Raymond, *L'histoire et les sciences.*
- 202 Ligue communiste révolutionnaire, *Oui, le socialisme !*
- 203 Fédération de l'enseignement privé C. F. D. T., *Libres dans l'école libre ?*
- 204 Collectif radios libres populaires, *Les radios libres.*
- 205 Célestin Freinet, *La santé mentale de l'enfant.*
- 206 Lorand Gaspar, *Histoire de la Palestine.*
- 207 *Quel corps ?*
- 208 Christian Palloix, *Travail et production.*
- 209 Patrick Tissier, *L'éducation en Chine populaire.*
- 210 Karl Marx, Friedrich Engels, *Critique de Malthus.*
- 211 Anne-Marie Dardigna, *La presse « féminine ».*
- 212 Perry Anderson, *Sur Gramsci.*
- 213 Revue « Actes », *Délinquances et ordre.*
- 214 Roger Gentis, *Guérir la vie.*
- 215 William Francis Zwié, *Droits du détenu et de la défense.*
- 216 Syndicat de la magistrature, *Des juges croquent la Justice.*
- 217 Olga Semyonova, Victor Haynes, *Syndicalisme et libertés en Union soviétique.*
- 218 Victor Serge, *Les années sans pardon.*
- 219 Tahar Ben Jelloun, *Les amandiers sont morts de leurs blessures.*

- 220 John Reed, *Le Mexique insurgé.*
 222 Louise Michel, *Mémoires.*
 223 Gilles Bourque, Anne Legaré, *Le Québec, La question nationale.*
 224 Jules Chomé, *L'ascension de Mobutu.*
 225 Rudolf Hoess, *Le commandant d'Auschwitz parle...*
 226 André Granou, Yves Barou, Bernard Billaudot, *Croissance et crise.*
 227 *Mémoires de femmes, mémoires du peuple.*
 228 *La justice en Chine.*
 229 Christian Baudelot, Roger Establet, *L'école primaire divisée.*
 230 Collectif I. C. E. M. Pédagogie Freinet, *Perspective d'éducation populaire.*
 231 Frank Tenaille, *Les 56 Afriques, Guide politique I, A à L.*
 232 Frank Tenaille, *Les 56 Afriques, Guide politique II. M à Z.*
 233 Jean-Pierre Vernant, *Religions, histoires, raisons.*
 234 Charles Darwin, *L'origine des espèces, I.*
 235 Charles Darwin, *L'origine des espèces, II.*
 236 Augusto Boal, *Le théâtre de l'opprimé.*
 237 Ernest Mandel, *Trotsky.*
 238 Cedetim, *L'impérialisme français.*
 239 Domitila, *Si on me donne la parole...*
 240 Mario de Andrade, Amilcar Cabral.
 241 Amilcar Cabral, *Unité et lutte.*
 242 Heinrich Böll, Günter WALLRAFF, *Rapports.*
 243 Maxime RODINSON, *La fascination de l'Islam.*
 244 Anne-Marie DARDIGNA, *Les châteaux d'Eros.*
 245 Pierre VIDAL-NAQUET, *Les Juifs, la mémoire et le présent.*
 247 Gérard CHALIAND, *Les Kurdes et le Kurdistan.*
 248 Sophie BESSIS, *L'arme alimentaire.*
 249 Maxime RODINON, *Peuple juif ou problème juif ?*